

CLANDESTIN NON DESIRÉ MAIS FAVORABLE

Le voyage est quelque chose que, quand il est rentré dans ta tête, tu ne peux rien faire, ni résister. Donc tu va commencer à faire solution, de faire récolter de l'argent. Et aussi si lui qui a fait tout pour toi lorsque tu étais petit, tu ne peux pas l'oublier ni le laisser quand tu es grand, tu dois tout faire pour lui faire plaisir. Et aussi, ce qui a poussé beaucoup de gens à faire le clandestin c'est pour satisfaire les besoins de la famille. Ton père âgé d'âge, il ne peut rien faire, la maman aussi, les enfants sont petits, ils ne peuvent rien faire. Tu es le plus âgé de la famille, le fils aîné. Tu travailles mais ce que tu travailles ne peux pas te satisfaire ni ta famille. Chaque jour qui se lève tu es obligé d'avoir les yeux ouverts sans rien faire. Maintenant il est l'heure d'aller faire ailleurs, chercher refuge pour avoir une vie meilleure qu'avant. Tu es né dans un quartier, grandis là-bas, travaillé même si le salaire n'est pas bon. Un de tes amis est parti pour l'étranger, il a fait là-bas deux ou trois ans, dès son retour au pays il fait de choses qu'il ne pouvait pas faire quand il était ici : faire construire une maison en étage, voiture, etc. toi qui est resté dans ton pays, tu ne peux pas le faire. Tu peux commencer à travailler à 18 ans jusqu'à ce que tu mors, tu ne pourras pas avoir un terrain. Le jeune gars qui vient du « cawe » en Europe il est au trône, il peut rentrer où il veut. Même si vous vivez dans une même maison on lui favoris. Tu es obligé de faire quelque chose, de sortir, de faire comme lui. Tu es obligé de faire un clandestin non désiré mais favorable. Pendant près de trois ans j'entraîne de préparer pour que demain et les années à venir je puisse régler mes problèmes sans autant que les gens me la fassent et satisfaire les besoins de la famille.

C'est ça qui m'a obligé de sortir de mon pays d'origine pour aller chercher ailleurs une vie meilleure à l'étranger et y découvrir un autre monde différent de notre réalité. Ma première sortie était en 2005, destination Maroc. J'ai fait là-bas 10 mois de souffrance. 10 mois de souffrance que je ne peux même pas maintenant m'expliquer. C'était dure, mais par fois je me dis que le chemin de bonheur, ça sera toujours difficile. Quand je suis arrivé à Rabat c'était le 6 janvier 2005. Je suis arrivé là-bas en espérant passer par la mer pour venir en Espagne. Le premier combat. Je croyais que c'était facile, mais c'est une autre chose. Au Maroc on ne dort pas tranquille, toujours on pense à la police et les clochards qui agressent les gens au passage. Le chemin est tellement long qu'on le croyait même pas. Nous étions dans un quartier de Rabat qui s'appelle Takkadoum. Là-bas c'était la soif et la faim, tout pour satisfaire les besoins de la famille et le sien. Il y a des jours, s'il y avait des refoulements, on sort de la ville pour se réfugier loin, dans les montagnes près de 10 kilomètres, tout pour réussir. On habite dans un appartement qui a 2 chambres pour 30 personnes. On dort dans une matre. La nourriture n'est pas bonne.

Je me rappelle le jour où j'ai quitté Rabat pour aller à El Aaiun. C'était un jour que je ne peux pas oublier. Nous étions en tout 34 personnes, mais les difficultés qu'on a rencontrées, je ne l'ai jamais vécu. Ils nous ont mis dans une voiture 4x4 avec la place pour 6 personnes, ils ont surchargé jusqu'à 16 personnes. Tu ne peux même pas bouger, ni lever tes bras. On dirait tes fesses on les a frappés avec des crassages. Mais tout ça m'a fait savoir vivre et mieux rapprocher et vivre avec des gens, mais cette histoire on va la raconter à mes enfants un jour à venir. Ce jour-là je me suis dis que c'était la fin du monde. Ce que j'ai souffert là-bas je ne l'ai souffert dans un autre lieu, ni à mon pays. En cours de route notre voiture a choqué un tracteur qui

était garé à côté de la route. Notre chauffeur part en allure. C'était la nuit, au coup de minuit, onze heures. Il y avait deux blessés graves. Un avait une fracture à la hanche. L'autre avait un problème de dos, il ne pouvait pas marcher. Nous nous sommes dispersés dans une petite forêt qu'il y avait dans le désert. La police nous a cherchés pendant 3 jours, le troisième jour ils nous ont pris avec l'hélicoptère. Ils nous ont amené dans la frontière entre l'Algérie et le Maroc, à Oujda, pour nous rapatrier en Algérie. Les algériens eux aussi ils nous ont refoulés en territoire marocain avec des kalachnikovs. Ils nous ont dit de retourner d'où on était venus. On est resté au frontière jusqu'à la nuit avec la peur, parce qu'au Maroc il y a beaucoup d'agressions et nous étions peu et il y avait des blessés dans notre group. Avec ces circonstances, et avec la grâce de Dieu, on n'a pas rencontré les agresseurs. On est resté là-bas 4 jours. On a commencé la marche pour rentrer à Rabat. C'était quelque chose de très dur de marcher. Il y a des gens qui avaient les pieds déchirés et qui ne pouvaient plus marcher. Quand on passait par un village les bons gens nous donnaient à manger et à boire. Après on continuait à marcher. On a fait comme ça 10 jours. C'était la devine de Dieu.

Après tout ça, juillet 2005, le même scénario se répète encore. Les attaques de Ceuta et Melilla avaient fait beaucoup de blessés et même de morts. C'était catastrophique. Moi j'étais de l'autre coté mais nous étions dans un même camps de campement militaire qui était à Mekhnès, non loin d'Agadir. Avec les gens qui avaient tenté de passer les grillages. Plus de deux mil personnes étaient dans les camps de réfugiés, beaucoup de nationalités différents. C'était vraiment désastreux, on dirait que c'était la fin du monde. Lorsque les gardes de côte de la mer nous ont pris à la mer, nous étions 52 personnes pour traverser ce gigantesque océan atlantique

avec une pirogue petite qui n'était pas sur. C'était vraiment dur le chemin du clandestin. Mais tout ça c'est pour réussir et satisfaire les besoins de la famille. Je me rappelle un jour au mois d'octobre 2005 dans la prison d'El Aaiun. Je me suis réveillé avec un maux de ventre qui me faisait mal, on dirait que c'était la fin du monde. Le gardien de la prison a appelé l'ambulance pour m'amener à l'hôpital. Lorsque j'étais arrivé là-bas ils m'ont donné 2 injections. Après ils m'ont retourné à la prison.

On était presque une semaine jusqu'au jour du rapatriement général. Ils nous ont amené à la dernière région, Dakhla, qui est frontière avec la Mauritanie, au milieu du désert. Avec la charité de Dieu, notre consulat au Maroc a parlé avec les autorités marocaines pour qu'ils acceptent de nous rapatrier au Sénégal en vol. Avec tant de souffrance et patience qu'on a mis pour avoir notre bonheur, 10 mois en espérant chaque jour qui vient on disait sera meilleur, mais avec la volonté de Dieu notre rêve n'était pas réalisé pour passer en Maroc pour l'Espagne. Dieu a fait ce qui est mieux pour nous. Il y a beaucoup de nos compagnons décédés dans la mer avec leur pirogue, d'autres sont morts de maladie, des amis qui ont mangé du même bol de riz, qui ont partagé les mêmes idées. C'est triste, dur, tout ça c'est pour arriver, non pour faire quelque chose du mal ou de voler ou de prendre les affaires d'autrui.

Le 15 octobre 2005 je suis arrivé à Sénégal à 5 heures du soir à l'aéroport du Léopold Sedan Senghor. Lorsqu'on est arrivé ils nous ont fait vacciner. Après le recensement des noms on nous a donné 10.000 chaque un pour le billet pour rentrer à la maison, où je suis arrivé à 10 heures. Après ça j'ai commencé a me débrouiller, commencer à zéro, chercher de l'argent pendant un an. Le même jour du même mois un an après, le 15 octobre

2006, j'ai quitté ma maison pour aller chercher la meilleure vie. J'entendais parler aux vieillards, le chemin du bonheur ça sera toujours difficile, mais si tu y crois tu va passer. On a fait 9 jours dans la mer, si long, si difficile, mais qu'est-ce qu'on peut faire, c'est la seule solution qu'on peut faire, c'est la divine de Dieu. Les visa, tu ne peux pas les avoir que si tu as les bras long, les gens qui travaillent aux administrations, leurs enfants ou une partie de leur famille. Toi qui n'a pas à manger que ce que tu portes, tu ne peux pas l'avoir. Donc tu es obligé de faire l'immigration, de sortir de ton pays natal pour chercher ailleurs la façon de « survivre », comme disent les espagnols, une vie tranquille mieux qu'avant.

On est arrivé en Tenerife un samedi 28 octobre. L'interception du bateau de la Croix Rouge dans la mer nous a sauvés la vie. On est arrivé à la côte vers 8 heures la nuit. La Croix Rouge est arrivée, les journalistes, tout le monde était là-bas. C'était un jour fantastique pour moi. Un jour de ma vie que je ne pourrai pas oublier. Un rêve devient réalité. Tant de souffrance, de faim, tu ne dors pas bien, tu ne portes pas de habilles bien... tu deviens fou. Les autorités espagnoles nous ont bien accueillies, avec tant de tendresse, de l'amitié et de la volonté. Je ne peux pas le payer. Parce que sauver une vie, tu ne peux pas savoir la quantité que Dieu a fait pour l'autre. C'est Dieu seul qui peut le payer. Chaque jour qui se lève, chaque minute qui se passe, mon esprit, mon souhaite demande a Dieu de les donner longue vie. Parce que notre dernier jour, avant que la Croix Rouge nous prit, ce nuit-là, c'était désastreux. On a été obligés d'arrêter la pirogue jusqu'à 10 heures du matin puisque la mer était marée haute. O a commencé à démarrer le moteur et l'un de nos moteurs n'était pas bon.

Les autorités, la police nous ont amené sur le lieu et ils ont fait un recensement, chaque personne d'où venait, des noms, d'âge. Je trouve ça sympathique, c'était bien organisé. On a dormi là-bas, on nous a pris de sang. On a dormi là-bas jusqu'à mardi, on est passé au Tribunal pour nous interroger... je trouve ça bien, parce que les personnes que tu ne connais pas, c'est raisonnable de les demander d'où ils viennent. Après, ils nous ont amené au camp d'hébergement près de l'aéroport et du camp militaire. On a fait là-bas 38 jours d'attente. Après, ils nous ont amené à Madrid. Chaque personne décidait là où voulait aller. J'ai décidé de venir à Zaragoza. Les gens parlaient de Zaragoza quand j'étais à mon pays. Donc je suis venu ici pour chercher ma vie. Ce que je rêvais c'était de venir en Europe et je croyais que la vie ici serait plus facile, mais ça a été tout à fait le contraire. Si tu es ici et tu n'a pas de papiers tu ne peux pas travailler. Le problème d' « empadronamiento » aussi, si tu n'a pas 3 ans tu ne peux pas avoir de papiers, c'est tout à fait difficile.

Avec tout ça, je me suis adhéré à une association du nom Red de Sin Papeles. Ils m'ont fait savoir beaucoup de choses, là où tu peux entrer, là où tu peux sortir, ça veut dire, savoir du droit, que tu peux demander d'aide aux associations comme Caritas, où aller manger, se faire laver... je retrouve de gens qui sont sympathiques, on rit avec les gens, on sort dans la rue pour connaître les gens. Dans un pays il faut savoir les gens bien, adhérer sur leurs vies, changer des idées avec des gens de différents cultures. Ça m'a permis de savoir beaucoup de choses entre différents cultures et ça a été bon. Ça m'a fait réveiller, et parler aux autres.

Ce que je regret c'est de pas voir mon père, ma famille, mes amis. Mon père a plus de 80 ans, mes amis sont là-bas, il y a des gens qui se sont mariés,

moi je suis célibataire. Mes petits frères étudient, c'est à moi de faire payer leurs études. Si je ne travaille pas eux ils vont être obligés de laisser les études et ils vont devoir faire le migrant comme moi-même, ce que je ne souhaite pas. Je souhaite que là où je suis passé, eux n'aillent pas passer, parce que c'est vraiment difficile à mon part.

Je ne peux pas parler de Zaragoza sans parler de l'Espagne, parce que le pays où tu est, c'est eux qui ont fait tout pour toi. Tu e st ici avec la liberté, simple par fois tu a un peu peur pour que la police te prend, mais tout va bien. Je souhaite que le président puisse changer la loi, parce tous les gens sont pareils, et on veut la liberté totale de circuler, et de respecter et toi-même respecter ce que la loi a décidé. J'aimerais que le monde soit uni et que Zaragoza soit une ville plus agréable, plus belle, plus prospère et par tout en Espagne.

On a tant de choses à expliquer, mais le temps ne le permet pas. Je souhaiterais que le président nous donne des papiers à tous. Merci de votre compréhension.